

[LEMIRE, Laurent, « Boris Schreiber et une vie devant soi. Le livre le plus lourd de la rentrée littéraire », *La Croix*, n° 34550, 27-28 octobre 1996, p. 10.]

Boris Schreiber et une vie devant soi

Le livre le plus lourd de la rentrée littéraire. Plus de 1000 pages

Un silence d'environ une demi-heure

de Boris Schreiber

Le Cherche-Midi, 1030 p., 179 F.

Sans conteste, voici le livre le plus lourd de toute la rentrée littéraire. Plus de mille pages.

Boris Schreiber aurait même pu pousser quelques centaines de pages plus loin. Car, au fond, où s'arrête la vie ? N'y a-t-il pas toujours quelque chose à dire, quelque chose à rajouter ?

Celle de Schreiber commence dans le 13^e arrondissement de Paris, dans la rue Broca, si chère aux contes pour enfants de Pierre Gripari. L'école alsacienne, les premiers émois amoureux. Tout cela serait banal s'il n'y avait le style, ce rythme constant, précis qui vous fait traverser les paquets de pages comme un bon vieux rafioteur fend la mer. Schreiber aurait pu noyer son lecteur. Il le ravit. La voile de la bonne humeur claque avec délice au long de ce mille littéraire. Une traversée de soi qui nous fait croiser du côté de Gide, de Henri Thomas et de la NRF avant la guerre jusqu'à la longue escale de l'Occupation.

Cette période n'est pas vécue comme un drame mais comme une lutte pour survivre, au prix même de trahisons par ce Juif d'origine polonaise. Pourtant, la drôlerie des situations frise vite l'épouvantable. Mais Boris Schreiber ne veut pas émouvoir à bon compte. Il préfère sourire et montrer la monstruosité d'une époque, comme Kafka, dont on dit qu'il aimait beaucoup rire...

Après une dizaine de livres – dont *Le Lait de la nuit* et *Le Tournesol déchiré* publié chez François Bourin – l'écrivain a trouvé sa pleine maturité.

Parmi les œuvres mornes et pleines des jeunes romanciers qui écrivent comme Henry Bordeaux à l'approche de l'an 2000, Schreiber exulte. Il sort de sa boîte comme un beau diable pour nous dire que la littérature vit. Que tout n'est pas plongé dans une nuit d'angoisse où crissent les étoiles, que l'existence n'est pas un parchemin que l'on déchire devant les autres. Schreiber montre sa vie, sans pudeur, sans fard, sans arrière-pensée. On en redemande parce qu'on sait que c'est juste. Peu importe que cela soit vrai. L'humour est parfois plus authentique que la souffrance. Les jurés du Renaudot ne s'y sont pas trompés. Ils ont retenu ce beau pavé lancé dans la mare fin de siècle dans leur dernière sélection. Ils ont eu raison. Un livre qui fait plouf vaut toujours mieux qu'un livre qui fait flop.

Laurent LEMIRE